

Texte 1. La Métaphore du confinement

Le confinement qui nous avait tenus en haleine à travers des « stop and go » qui n'avaient rien d'économiques depuis le printemps 2020 était maintenant derrière nous. Certes le virus était toujours à l'affût mais à l'affût de quoi ? Les plus vieux étaient morts, les plus jeunes s'en foutaient et se serraient en lisière des plans d'eau. L'espèce humaine dominatrice des êtres vivants et de la nature plastronnait grâce à l'invention d'un savant fou, drôle de mix entre l'avatar du savant de Boris Vian et un cousin éloigné de Donald Trump, qui s'était, un jour de cache-cache, inoculé le jus d'une mouche drosophile dans de l'huile d'olive pressée à froid. La mixture avait fait fuir le Covid.

Pourtant, de cette période qui aurait pu faire naître un sentiment de libération, d'exubérance, de liesse – ce n'est pas pour cette fois me disais-je –, je gardais un goût amer. Pour vous faire comprendre ce drôle de sentiment, il me faut revenir en arrière.

J'avais fait la connaissance de mon voisin au moment de la construction de ma maison, il y a quelques décennies. A la retraite depuis déjà des lustres, il gardait de son passé professionnel dans la sécurité publique, quelques beaux reflexes, il surveillait le quartier. Pour lui, ma venue fut sans aucun doute une aubaine, une parenthèse enchantée. Pensez-donc, il surveillait les travaux, contrôlait les ouvriers, un vrai chef de chantier, mais dont l'activité avait l'avantage d'être gratuite. Sa femme, une ancienne infirmière de Kremlin-Bicêtre venait de mourir, le laissant seul, sans enfant.

Une fois installé avec ma troupe dans la bâtisse, un rituel s'était installé entre lui et moi. Cinq minutes après m'être garé dans la rue, de retour de mon dur labeur, j'entendais des coups dans la porte d'entrée, car il avait très vite pris l'habitude d'esquiver, tel un torero madrilène, le portillon du jardin. C'était lui ! Il m'apportait chaque jour, averti de mon goût pour l'information fraîche, tous les journaux quotidiens, sauf *Le Monde*, car je l'avais averti : j'y étais abonné. En fait, je le compris très vite, c'était l'opportunité pour lui de rompre sa solitude et créer un espace de convivialité où il parlait, parlait... j'étais là un miroir auquel il était permis d'écouter et d'acquiescer. Je m'étais réduit et soumis à ce rituel et à ce rôle par convivialité et par compassion.

Bientôt pour intensifier les échanges et créer d'autres occasions de venir, il ramenait des légumes et des fruits du marché qu'il récupérait vers le midi, au moment où les forains remballaient le non-vendu et laissaient sur place les produits abîmés vite escamotés par les pauvres : melons, salades, que sais-je ? Ces petites césures étaient pour lui l'occasion de raconter sa vie. Une vie mythifiée, il avait fait sa carrière comme flic d'escorte et à l'en croire – il était mythomane pour ajouter quelques saveurs à sa vie passée comme l'alcoolique qui s'accorde après un premier verre d'alcool, une petite poussette – il avait côtoyé, vu tous les grands de ce monde, de Churchill à Mr. K, sans parler de De Gaulle. Les anecdotes défilaient, toutes le représentaient au centre de l'histoire. D'année en année, il répétait les mêmes anecdotes, ce qui n'avait aucune importance car après des débuts attentifs, j'écoutais par la suite d'une oreille distraite et aléatoire.

Il était vieux mon voisin. C'était un petit vieux, qui avait sans doute été grand, à la marche incertaine et à la parole saccadée qui avait été autoritaire, au bleu rigide de crasse. Ah ! J'ai oublié de vous dire, il s'appelait « P'tit Louis ». En échange de ses « bontés », je lui tondais la pelouse, je retournais son matelas, je réparais un téléphone enseveli sous une couche de poussière anthropocène, qui selon lui, ne marchait plus. Il avait bien vieilli mon voisin, combien de fois l'avais-je trouvée cette année- là, celle du Covid, tanguant en équilibre sur sa mobylette qu'il avait les pires difficultés à faire démarrer pour aller au marché, parfois à trois heures du matin. Il fallait alors le convaincre de l'heure, de la nuit ; et encore ! Il ne rentrait chez lui qu'après avoir fait le tour du quartier pour vérifier mes dires et si aucune lumière n'était allumée.

Et puis un jour patatras ! Le virus, le confinement, je vous passe les détails, vous les connaissez comme moi, il fallut le convaincre de rester chez lui, ce ne fut pas trop difficile car il sortait de moins en moins, se contentant de manger une soupe que lui apportait bien obligeamment des Sœurs qui vivaient en communauté dans une maison du quartier. Il fallait se résoudre à ne pas le voir car toute rencontre pour un homme très âgé pouvait être mortifère. Nous étions à la fin de l'hiver. Ma seule façon de vérifier s'il était encore vivant était d'apercevoir de la lumière à sa fenêtre. Un peu comme un amant attendant le signe de sa bien-aimée au balcon ; en fait, ce vague reflet était pour moi le symbole de la vie, de lui, vivant, que tout allait bien.

En ce temps-là où les contacts se limitaient au téléphone, j'ignorais les techniques plus modernes Zoom ou WhatsApp. Je m'ouvrais régulièrement à un ami de la situation. Que devais-je faire ? C'est qu'il n'était guère commode, le vieux flic ! Devant mes inquiétudes renouvelées à chaque conversation, mon ami restait de marbre, changeait de sujet. Au bout de quelques minutes, lassé de mes inquiétudes, il me rassurait en puisant dans mes propos. C'était bien le moins qu'on puisse attendre d'un ami ! « Il y a de la lumière, le bocal de soupe revient à vide, c'est la preuve qu'elle est bue », me disait-il. Je restais cependant circonspect, interdit, figé entre une pulsion qui me poussait à franchir sa

porte ce qui générait en moi la crainte de franchir une intimité que je m'interdisais de brusquer, la peur de le découvrir mort. Je barguignais, je procrastinais. En fin de compte, peut être lassé par mes inquiétudes qu'il jugeait pusillanimes, mon ami me convainc de franchir le seuil vers l'inconnu, il fallait agir ; par ailleurs, j'étais poussé par les Sœurs qui, elles aussi, et cela m'apparaissait curieux pour des femmes si proches de Dieu, avaient une peur bleue de le découvrir trépassé.

Un jour, n'y tenant plus, je franchissais sa porte, il vivait à l'étage sur son lit, je l'appelais, il me répondit par un grognement, il n'était pas bien mais refusait qu'on appelle le Samu ou les pompiers. J'avisais alors un autre voisin qui connaissait l'adresse de cousins qui vivaient en Bourgogne et qui lui rendaient visite une fois l'an, histoire sans doute d'entretenir la flamme. Les cousins furent prévenus, ils embarquèrent le vieux. J'appris par la suite qu'ils l'avaient fait placer à l'hôpital, fait opérer et qu'il était mort au cours de l'opération.

Aujourd'hui, lorsque je sors les poubelles à la tombée de la nuit, je tourne le regard vers cette fenêtre qui en fait ne reflétait que la lumière d'un réverbère de la rue. Ainsi avais-je vécu durant ce confinement une certitude tirée d'une perception trompeuse dans un période « suspendue ».